



*La Croix de Medavy, forêt d'Ecouves*

## Le RALLYE CRAONNAIS au MARQUIS de CHAMPAGNÉ (1905-1914)

### Souvenirs du Comte de Pluvié <sup>(1)</sup>

UN jour mon colonel me manifesta le désir de voir ce qu'il appelait « une grande chasse » cerf ou sanglier. Je lui promis de le prévenir à la première occasion.

Or, le dimanche gras, on jouait au bridge chez des amis. La partie était très animée. Le colonel gagnait. Le trouvant dans d'excellentes dispositions, je lui pro-

posais de le mener, le lendemain en forêt de Charnie. Il accepta avec enthousiasme.

Malheureusement, le lendemain il gelait. Au moment où nous arrivions en forêt des rafales de neige commençaient à tomber. A cheval quand même !

Les piqueux n'avaient rien rembuché. Seul l'un d'eux avait connaissance d'une voie de la nuit ; cette voie était trop haute et nous passâmes deux heures à piétiner

(1) Voir les numéros précédents.



sur place par un vent glacial. La meute ne fut même pas découplée. Il y eut cependant un chien blessé... mais ce fut par un coup de pied de Nicolette, la jument de mon Colonel. Pour « une grande chasse » c'était assez réussi !

Il fut décidé qu'on tenterait de nouveau la chasse le lendemain, mardi-gras.

Mon Colonel ne pouvait pas revenir. « En somme, me dit-il, en rentrant, à la chasse à courre on ne prend que rarement ». Il est certain qu'il nous porta toujours la guigne.

Le lendemain, je revins avec mon ami La Bassetière. Le sol était entièrement couvert de neige. Encadrant le massif de la Grande Charnie, les collines de Saint-Nicolas à gauche, celles de Saint-Denis à droite ont grand air sous leur blanc manteau.

L'étang des Chartreux qui borde les bois est gelé et luit au soleil comme un miroir d'argent. Nous arrivons au rendez-vous. La Branche a rembuché un grand sanglier dans la butte aux sapins, à l'entrée des bois de Chemiré. On découple à sa brisée. Les chiens rapprochent gaiement, mais La Branche est inquiet. Il vient de voir sur la neige les pas d'un homme qui a dû venir opérer après lui. Maudit soit cet indiscret. Notre sanglier est sur pieds et peut-être depuis deux heures.

Encore une journée bien compromise Après avoir traversé les bois de Chemiré, la meute débuche sur la petite Charnie. On les arrête. Afin de gagner du temps, je pars au galop pour la Petite Charnie qu'une route sépare en deux parties. Je parcours rapidement cette route, le sanglier ne la passe pas. Je fais le signal convenu et les chiens qui viennent d'être amenés en bordure de la forêt la longent pour croiser la rentrée. Au bout de quelques minutes ils reprennent la voie et le sanglier est relancé. Il est malheureusement deux heures trente, allons-nous avoir le temps de prendre avant la nuit ?

Cette Petite Charnie est extrêmement bien percée. A tout moment nous revoyons l'animal. Mais il quitte bientôt la Petite Charnie pour la Grande. Nous traversons les bois de Chemiré. la Butte aux Sapins, le rendez-vous où je change de cheval. Après un tour dans Saint-Nicolas, nous revenons vers la Meute où le cochon se fait battre dans une enceinte très fourrée. Puis il prend de nouveau son parti et s'en va au bois des Chartreux. La neige qui avait un peu fondu dans la journée s'est remise à geler, rendant par endroits le sol extrêmement glissant. Insuffisamment ménagée, la jument de mon camarade La Bassetière commence à donner des signes de fatigue. La nuit tombe et le sanglier marche toujours.

Nous venons de nous engager dans un mauvais sentier caillouteux creusé d'ornières, lorsque j'entends derrière moi s'effondrer la jument de La Bassetière. Mon

ami reste étendu à terre sans mouvements. Je saute de cheval et l'aide à se relever péniblement. Il se tient la tête à deux mains et à toutes mes questions il répond à peine par une plainte. J'aperçois une large plaie au front. La figure et les vêtements sont couverts de sang. Que faire à pareille heure, loin de tout ? Cruelle minute d'angoisse.

Je me souviens alors d'avoir rencontré quelques instants auparavant un garde non loin de là et je me mets à l'appeler de toutes mes forces. Il arrive et nous propose de nous mener à sa maison. Nous hissons mon camarade sur son cheval et nous nous mettons en route.

Et voici qu'à quelques centaines de mètres retentissent les abois. Entends-tu, dis-je à La Bassetière ? Oui, oui, vas-y mon vieux. Hélas ! il ne peut en être question, mais puisque mon ami a entendu je me sens un peu rassuré.

Nous arrivons à la maison du garde, un bon feu de branches sèches nous y accueille qui éclaire toute la pièce. Deux marmots jouent avec un chien devant l'âtre ; penchée sur une marmite la mère surveille la soupe du soir. Toute effarée elle s'approche du blessé. Je lui explique ce qui vient de se passer et lui demande de bien vouloir mettre un peu d'eau à bouillir. Nous couchons La Bassetière sur un lit et après lui avoir recommandé de ne pas bouger jusqu'à mon retour, je pars à la recherche de mon auto qui a dû rentrer à Lessart.

Je m'oriente tant bien que mal, car je connais peu cette partie de la forêt ; j'ai 9 kilomètres à faire en pleine nuit sur un terrain gelé.

Les doigts crispés sur mes rênes et soutenant vigoureusement mon cheval des jambes, je vais aussi vite que je peux.

Les abois sont encore perceptibles au loin. J'atteins enfin la route, elle est luisante de verglas, au trot ça glisse horriblement. Je prends le galop et ça marche à merveille. J'arrive à Lessart sans encombre. L'auto me mène chez le médecin de Saint-Denis. Il est à table. Pendant qu'il achève de dîner, je lui conte l'accident puis nous partons pour la forêt. Nous trouvons La Bassetière debout, fumant une cigarette. La femme du garde n'a pu résister au désir de laver la blessure, tous deux causent au coin du feu.

Après examen, le médecin déclare qu'il n'y a pas de fracture. Il fait un pansement suivant les règles de l'art et nous reprenons ensemble le chemin de Saint-Denis d'Orques puis de Laval.

Quelle triste fin de chasse à cause de moi, me dit La Bassetière. Tu sais qu'après ton départ, ajoute-t-il, les abois ont continué un moment, puis j'ai entendu une détonation, mais Champagné a dû manquer le sanglier car la chasse a repris aussitôt, mais en s'éloignant.

Le lendemain nous apprîmes qu'au moment où Cham-



pagné s'apprêtait à servir l'animal, un braconnier, embusqué dans le fourré, l'avait tiré avec du petit plomb. Le cochon était reparti sans plus vouloir s'arrêter et il avait fallu rompre les chiens.

Les jours suivants les piqueux chercheront en vain à rembucher à nouveau ce grand sanglier. Il avait disparu.

Un mois plus tard, l'équipage Foccart venait remplacer le vautrait Champagné en Charnie. Je vins suivre leur premier laisser courre. Le vieux Basseville à la retraite depuis deux ans s'était donné la peine de venir lui-même faire le bois. Favorisé par la chance, il rembucha un grand sanglier. Il me confia que l'animal avait les pinces extrêmement usées, que c'était sans doute un grand voyageur. L'examen des empreintes ne me laissa plus de doute, il s'agissait bien de notre sanglier du Mardi-gras. Attaqué de meute à mort il nous mena droit en Petite Charnie. Encore mal remis de ses fatigues il fit une chasse tournante et fut porté bas après deux heures de chasse. Le pied fut offert à mon ami La Bassetière qui pourra le conserver en souvenir d'une des minutes les plus angoissantes que nous ayons vécues ensemble.

\*\*

## DEUX CHASSES EN FORET DE LA CHARNIE

IL était dit que la chasse favoriserait cette année-là le Rallye X. Ce vautrait prit en effet coup sur coup deux sangliers qu'il aurait bien mérité de manquer.

Le premier, un ragot de 180 livres avait un pied pigache. Cette particularité était trop importante pour qu'on la négligeât. C'est pourtant ce qui se produisit.

Après une chasse tournante quelque peu anormale, le cochon réussit à battre au change.

Nous vîmes six animaux sauter la route de Saint-Denis. Le gros des chiens s'étant rassemblé sur l'un d'eux, celui-ci fut arbitrairement déclaré animal de chasse et tout le monde de suivre. Mes chevaux étaient alors en déplacement en forêt d'Ecouves avec le vautrait Champagné, je suivais donc les laisser-courre de ce vautrait en auto.

Je restais à ma place, attendant de voir la tournure que prendraient les événements. J'entendais très distinctement trois ou quatre chiens qui s'éloignaient en sens inverse.

Avant de prendre une décision, mon premier soin fut d'aller au passage de la route vérifier le vol-ce-l'est du soi-disant animal de chasse.

J'acquis la certitude qu'il s'agissait bien d'un change. Que faire ? Prévenir les maîtres d'équipage, je n'en avais pas les moyens. Mon parti fut vite pris. Il fallait essayer de rejoindre la chasse des trois chiens, la seule



*Comte Alain de Pleuvr*

qui m'inspirait confiance. Si à mon tour je me trompais, la journée était manquée.

Je fis un long circuit pour prendre le vent, mais ma chasse partait en débucher vers le bois du Creux. A 1 kilomètre de Saint-Denis, comme nous marchions à toute vitesse pour gagner la grande route du Mans, j'aperçus un vieillard qui nous faisait de grands gestes. Je fis arrêter et sautais à terre pensant bien recueillir quelque renseignement intéressant. Le bonhomme était très ému.

« C'est-y vous qui êtes après le sanglier, me dit-il ? »

« Oui, vous l'avez donc vu ? »

« Si je l'ai vu ! ah pour sûr et de tout près ».

« J'étais à quelques pas d'ici, tenant au bout d'une corde ma vache qui broutait au revers du talus, quand v'la un gros sanglier qui nous saute par dessus. Vous pensez si j'ai lâché la corde pour me garer. Et ma vache a eu si peur qu'elle s'a enfuie et même qu'elle doit être rendue à la maison à c't'heure ».

« Et les chiens sont-ils passés ? »

« Oui da, il y en a bien trois en tout ».

Je n'en demandais pas davantage. Arrivés au bois du Creux, nous nous mîmes à écouter. Rien. Je pris ma pibole et me mis à sonner. Au bout d'un moment, j'aperçus un chien qui revenait vers moi. Je le reconnus aussitôt. C'était Lampion, propre frère de Képi, et presque aussi bon que lui. Comme je l'encourageais, Lampion retourna d'où il venait. Je me suis mis à le suivre. Il rentra au fourré mais revint au bout de cinq minutes.

Il n'y avait pas de doute, le sanglier était là et le chien ne se sentant pas soutenu, n'osait aller l'aboyer.

Après avoir recommandé à mon chauffeur de bien



surveiller la ligne, je commençai à fouler l'enceinte en faisant le plus de bruit possible.

Lampion, qui avait de nouveau disparu, se mit à donner de la voix et, presque aussitôt, j'entends Vlôo, Vlôo ! Le cochon venait de sauter la ligne. Sur ces entrefaites, les deux autres chiens m'avaient rejoint. La chasse reprit tant bien que mal, mais le ragot ne voulait plus marcher. Il s'arrêtait sans cesse, renvoyant les chiens et il me fallait recommencer à fouler sous bois. Au bout d'une demi-heure de ce petit manège, j'étais à bout de souffle. Quand j'entendis au loin le son d'une trompe. C'était du renfort qui arrivait.

S'étant enfin aperçu qu'on avait fait change, on avait arrêté la meute et fini par croiser la bonne voie.

L'équipage rallia bien à ma pibole et aussitôt commença l'hallali courant.

Epuisé de fatigue et d'ailleurs mal secondé par des chiens peu mordants je ne pouvais songer à servir l'animal au couteau. Comme les hommes accouraient la carabine au poing, suivant leur triste habitude, je me décidai à faire usage de mon revolver, ne voulant pas laisser à des mazettes le soin de porter bas un sanglier qu'ils avaient si mal chassé.

L'examen du pied pigache nous permit de constater que cette anomalie était due à une blessure déjà ancienne qui devait gêner l'animal dans ses allures. De là cette chasse tournante qui, dès le début, m'avait frappé.

— La deuxième fut toute autre. C'était vers la mi-février. On attaqua une grande laie qui nous fit voir du pays.

Après avoir plusieurs fois fait la navette entre la Grande et la Petite Charnie, elle déboucha de nouveau sur cette dernière forêt à la tombée de la nuit.

J'étais resté avec mon auto sur la route de Sillé à Fresnay-sur-Sarthe, hésitant à cause de l'obscurité à m'engager sur les mauvais chemins.

La chasse semblait tourner en rond, les hommes avaient cessé de l'appuyer.

Je crus enfin entendre les abois, mais pas une trompe, pas un cri. Qu'étaient devenus les veneurs ? Voulant en avoir le cœur net, je me décidai à filer en Petite Charnie.

Là, je constatai que tout le monde avait mis pied à terre et mystérieusement disparu.

Comme j'accourais à l'hallali, je trouvai le premier piqueux embusqué avec sa carabine en bordure d'une allée.

— Mais que faites-vous donc là, lui criai-je, n'entendez-vous donc pas les abois ?

— Si, si, il y a déjà un moment que ça dure et j'ai bien peur que nous manquions l'animal. J'attends pour le fusiller, car il est inabordable au couteau.

— Mais vous êtes fou, mon ami, depuis quand sert-on une laie à la carabine ? D'ailleurs, par une nuit pa-

reille, vous êtes certain de la manquer et vous allez peut-être tuer un homme ou un chien. Rentrez donc votre escopette. Il obéit à regret et, comme je parlais en courant, je rencontrai un peu plus loin J..., posté, lui aussi, dans un fourré.

— Ah, c'est vous, dit-il, allons il y a du bon !

— Ramassez donc votre pétoire, vous allez blesser quelqu'un, lui criai-je, sans même m'arrêter.

J'arrivai au bord d'un ruisseau assez profond. De l'autre côté, dans une prairie, je distinguais une masse confuse dans le brouillard qui montait.

J'avais été suivi par un jeune homme de dix-huit ans, tout feu tout flamme. Impatient, il me posait sans cesse des questions auxquelles je ne pouvais répondre.

D'un geste brusque je le fis taire. La laie venait droit sur nous.

Elle sauta à l'eau. C'était ce que j'attendais. J'y fus en même temps qu'elle. Mais j'avais pied et elle pas. Je la saisis par une oreille afin de l'empêcher d'aborder et mon couteau mit fin à cette chasse qui n'avait que trop duré.

Le jeune homme poussait des cris de triomphe. Il était également entré dans le ruisseau où il barbotait jusqu'au ventre sans aucun profit pour personne. Mais dans sa joie il avait abandonné au fil de l'eau le fourreau et le ceinturon de ma dague que je lui avais confiés. Inutile de dire que je ne les ai jamais retrouvés.

## FORET DE PAIL

QUAND on va de Laval à Alençon par la route de Paris, on peut apercevoir, à mi-route vers la droite, les grandes landes d'Hardanges et de Buleu qu'affectonnaient autrefois les loups, et par derrière, tout à l'horizon les hauteurs de la forêt de Pail.

Cette forêt hantait notre esprit depuis longtemps ; mais les procédés des riverains, tous mauvais et braconniers de père en fils, avaient rebuté successivement plusieurs équipages. Cela seul nous faisait hésiter.

Il ne se passait pas de chasse sans qu'un chien fut pris au collet ou que le sanglier fut tiré par quelque individu embusqué dans les bois. Mais, ce qui était beaucoup plus grave et pouvait constituer un réel danger, c'était l'existence un peu partout de fosses à sangliers, grandes excavations de deux mètres de profondeur et plus ou moins pleines d'eau. Il eût été presque impossible à un homme d'en sortir seul.

Un jour que l'équipage Etienne chassait en forêt de Pail, un ragot hallali courant tomba, avec quelques chiens, dans une de ces fosses. Le piqueux Prosper entreprit de servir l'animal. Il se mit à plat ventre et quelqu'un le retenait par les pieds. Qu'arriva-t-il ? Je ne sais, mais Prosper finit par piquer une tête dans le trou. Je laisse à penser le spectacle que présentaient



l'homme, le sanglier et les chiens barbotant ensemble dans la fosse ! Prosper qui avait perdu son couteau dans la bagarre, le retrouva enfoncé dans la boue la pointe en l'air et réussit à daguer le ragot. Or, comme on remontait le piqueux à l'aide d'une perche, il ne cessait de jurer et de se plaindre. On s'aperçut qu'il portait à la cuisse une large blessure. Elle avait été faite, non par le sanglier, mais par la dague sur laquelle il avait failli s'empaler.

Après Etienne, ce fut le Prince Sturdza qui vint s'installer à Pail. Son vautrait, de formation récente, se contenta de promener les cochons en tous sens, sans pour ainsi dire en prendre. Heureusement Sturdza payait, sans se faire prier, les dommages et intérêts réclamés par les gens d'alentour.

Il s'était même formé un syndicat des riverains qui vivaient grassement de cette rente tirée sur les sangliers.

Mais on abusa de la poule aux œufs d'or. Sturdza disparut et, avec lui, cette petite source de revenus si appréciable. Pour comble de malheur, les sangliers, redevenus tranquilles, pullulèrent et les dégâts causés par eux devinrent réels. On supplia donc Champagné de venir à Pail. Il mit ses conditions. Pas d'indemnités à payer, pas de fosses, pas de fusils.

Toutes ces causes d'ennuis disparues, nous fîmes un déplacement fort agréable.

L'équipage était logé à Villaines-la-Juhel, chef-lieu de canton situé à quatre km de la forêt. L'hôtel de la « Tête noire » y jouissait d'une réputation méritée de bonne cuisine. Il traitait au moins une fois par semaine les courtiers en bestiaux, gens friands de bons rôtis. Il est certain que la patronne y accommodait fort bien les filets de sanglier.

Nous fîmes à Pail quelques belles chasses. Je n'en citerai qu'une.

Le temps était beau. La Verduze avait rembuché dans l'enceinte du Patis de Lorgerie, un grand sanglier et deux bêtes de compagnie. Mis à la voie, les rapprocheurs nous firent sauter les deux petits animaux, quant au grand sanglier, il demeura invisible. Il fallut bien se décider à découpler la meute sur l'un des deux ragotins. Nous commençons à appuyer la chasse quand, tout à coup, nous entendîmes au loin des appels forcés, suivis de la fanfare du sanglier. En prenant les grands devants, on réussit à grand peine à arrêter les chiens. Ils furent ramenés à La Branche qui s'égosillait à nous appeler.

Il arrive fréquemment à l'attaque que les grands sangliers, quand ils sont en compagnie, refusent de quitter la bauge, laissant filer les jeunes qui entraînent les chiens. Puis, quand tout bruit a cessé, ils vident tranquillement l'enceinte et l'on ne les revoit pas de si tôt. A moins que, se méfiant de cette ruse, quelqu'un

ne soit resté en observation. C'était précisément ce qu'avait fait La Branche.

Le mal fut vite réparé. Au bout d'une heure d'un train sévère, nous arrivons aux Landes de Villepail. Il s'était formé une tête de sept à huit chiens qui criaient fort peu.

Nous dûmes nous arrêter pour écouter, plus rien. Nous étions dans une jeune sapinière extrêmement fourrée. Beaugency revient dans les jambes de nos chevaux. Ce chien, très vite, n'aimait pas les abois. Le sanglier venait de s'arrêter, mais le gros de la meute et le bruit des trompes le fit repartir. Au passage de la Grande Ligne, un garde me fit signe. Le sanglier arrivait droit sur nous. On l'entendait galoper lourdement, heurtant et bousculant tout dans le taillis. En nous apercevant, il s'arrêta un moment. Allait-il nous charger ?

En pareil cas, le mieux est de rester immobile. C'est ce que nous fîmes. Brusquement, l'animal se décida. Il passa comme une trombe, laissant derrière lui une large brèche dans le talus qui borde la ligne.

J'attendis un instant pour voir sauter les chiens. Il y en avait une cinquantaine bien rameutés et faisant belle musique.

Comme nous cheminions côte à côte, La Verduze et moi, nous échangeâmes quelques paroles.

— « Aviez-vous connaissance de cet animal depuis longtemps, lui demandais-je ? ».

— « Non, mon lieutenant, il n'y a certainement pas plus de deux jours qu'il est en forêt. Il est probable qu'il vient d'Ecouves, et j'ai cru un moment qu'il allait nous y ramener ».

« Le chemin est long, dis-je, et nous aurions sonné plusieurs fois le changement de forêt, mais peut-être pas le débucher ».

En effet, entre Pail et Ecouves il y a environ vingt-cinq km, que les sangliers peuvent parcourir sans quitter le couvert. C'est d'abord le long éperon des landes de Villepail, puis le massif de la forêt de Muttonne, avec son mont des Avaloirs, couvert d'immenses bruyères. C'est le point culminant de tout l'ouest de la France (417 m.). Je me souviens, au cours de manœuvres, d'y avoir pris les avant-postes et de la vue admirable qu'on en a, c'est un panorama de cinquante km de rayon, embrassant toutes les forêts d'alentour : Ecouves, Sillé, Perseigne, La Monnoie, La Ferté, Andaines et tout au loin, au nord, la plaine d'Argentan. Aux pieds de la montagne, d'un côté, le bourg de Pré-en-Pail, de l'autre la jolie vallée où la Mayenne prend sa source.

En face se dresse le grand cône boisé de la Butte Chaumont ; c'est Ecouves qui commence. Pour s'y rendre, les animaux n'ont qu'à dévaler les pentes broussailleuses du mont Souprat et à sauter la route d'Alençon.



Quelle belle randonnée ce serait, peut-être la ferons-nous un jour !

Deux relais venaient d'être donnés successivement à une demi-heure d'intervalle et la meute serrait de près l'animal qui commençait à donner des signes de fatigue. Il tint une première fois les abois le long de la route de Villaines et y tua un chien. La chasse après avoir contourné le domaine de Pail revenait sur nous après avoir traversé le potager puis la cour de la ferme. J'étais avec deux braves pandores à cheval ; très excités par ce spectacle nouveau pour leurs yeux. L'un d'eux montait un gros bourdon rondouillard qui, tout heureux de rencontrer en forêt tant de camarades, hennissait sans arrêt. Ces messieurs de la maréchaussée, après m'avoir salué militairement me demandèrent si l'on pouvait voir le sanglier et s'il était gros. « Dans un instant vous pourrez l'admirer tant qu'il vous plaira, mais je vous préviens qu'il est très méchant ».

Nous arrivions dans un sens, les chiens dans l'autre. Ou était donc passé le cochon ? Je l'aperçus tout à coup, à dix pas de nous, dans un épais roncier. Je n'eus que le temps de crier : « sauve qui peut », l'animal nous chargeait. Je me plaçai rapidement derrière un arbre. Quant aux chevaux des gendarmes, saisis de panique, ils prirent la fuite à bride abattue.

Nous ne les revîmes que longtemps après, ils n'étaient pas encore remis de leur émotion. Le gros cheval avait très chaud et ne hennissait plus.

Cependant le sanglier était retourné dans ses ronces et nous eûmes quelques minutes d'hallali très mouvementé. Les gens de la ferme étaient accourus avec des bâtons et des fourches. On leur dit de rester tranquilles, ils ne pouvaient que nous gêner. Le gros des chiens aboyait à distance ; quelques-uns, plus hardis, avaient pénétré au fourré. Nous les vîmes sauter en l'air les uns après les autres. Il fallait à tout prix abrégé cette séance. L'animal étant inabordable au couteau, on se décida à le servir au revolver.

La chasse avait duré trois heures. Elle nous coûta un chien tué et cinq grièvement blessés.

On sortit le sanglier du roncier. Très grand et plutôt maigre, il pesait deux cent quatre-vingt livres. Ses défenses avaient sept centimètres hors des gencives.

Ce fut le plus bel animal que nous primes de la saison. Il était de taille à nous démolir la moitié de l'équipage.

Etant en déplacement à Pail nous reçûmes avis de la présence d'une compagnie de sangliers qui se tenait dans la région Buleu-bois des Vaux. Envoyés en reconnaissance, les piqueux nous confirmèrent la nouvelle. Champagné se réjouissait à la perspective d'un magnifique débucha sur Pail à travers les grandes landes d'Hardanges et mont du Saule. Les ordres furent donnés en conséquence. Un homme ferait Buleu, un

autre les Vaux. Le rendez-vous serait à mi-route des deux bois. Quant aux relais, ils se tiendraient vers le mont du Saule.

Nous attaquâmes aux Vaux, une compagnie de six cochons. La meute sépara tout de suite un ragot de cent cinquante livres.

Après un quart d'heure de chasse aux Vaux, ça débucha sur Buleu où l'animal se fit battre une bonne heure avant de prendre son parti. Il faisait un brouillard tel que je distinguais à peine les oreilles de mon cheval. Impossible de s'orienter. Les chiens poussaient dur, nous suivions aussi vite que nous pouvions à travers un pays absolument inconnu et sans rencontrer âme qui vive.

Une chose était certaine, nous n'allions pas vers les relais, c'est-à-dire vers Pail.

Enfin nous arrivâmes à un grand taillis. Des bûche-rons nous dirent que c'était le bois du Tay appartenant à M. de la Blanchère et que la chasse filait droit au sud, sur Hermet. Le cochon ne put atteindre cette forêt. A environ un kilomètre de sa lisière, il fut rejoint par les chiens qui, après quelques minutes d'hallali courant, le portèrent bas.

La chasse avait duré deux heures cinquante. Nous retraits un peu au hasard vers le nord. En arrivant à la Chapelle au Riboul, nous eûmes la bonne surprise de trouver autos et relais. Ces derniers, n'entendant pas la chasse venir de leur côté, avaient eu l'idée de descendre vers le sud. On décida qu'hommes et chevaux coucheraient sur place et ne regagneraient Villaine-la-Juhel que le lendemain.

## FORET D'ECOUVES

A 20 kilomètres au nord d'Alençon, l'horizon est bordé par les collines de Normandie que couronne l'une des plus majestueuses forêts de France : Ecouves.

Ses quinze mille hectares exerçaient sur mon imagination de veneur une attraction irrésistible. Pourtant, à la veille de quitter cette charmante contrée de la Mayenne, où je venais de passer mes treize plus belles années de jeunesse, j'allais peut-être dire un adieu définitif à mes chères forêts, tant de fois parcourues, sans même emporter d'Ecouves un souvenir.

C'était si loin. Plus de cent km de Laval. Je me décidai un jour à tenter l'entreprise. Comme premier essai, je me contentai d'aller suivre une chasse en auto.

La Bastière et ma femme étaient de la partie. Nous allâmes déjeuner à Ciral, petit village situé au trois quarts du chemin. A midi nous arrivions au rendez-vous de la Croix de Médavy. De ce carrefour situé au point culminant de la forêt (417 m) partent huit à dix routes qui rayonnent en tous sens.

J'aime ces grandes percées rectilignes, qui à travers



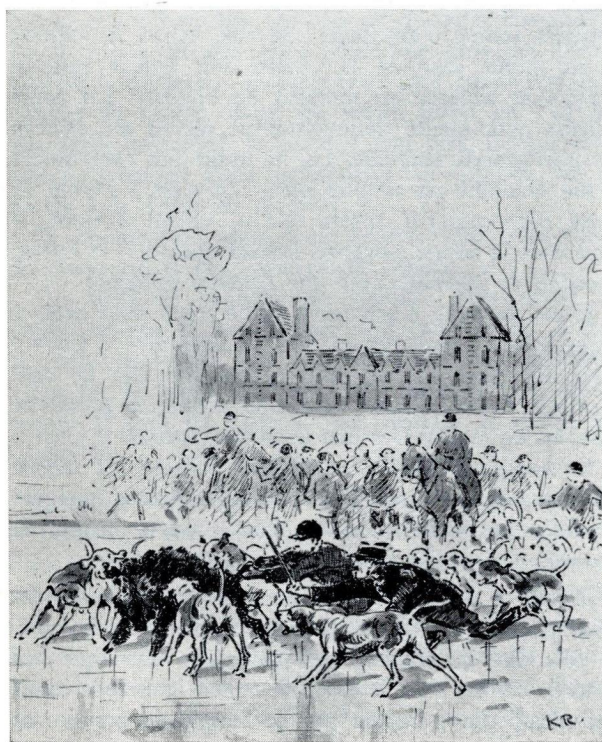
revanche. Quelques minutes après il servait la laie le plus correctement du monde.

Les deux frères d'Audiffret-Pasquier venaient rarement à nos chasses en Mayenne. En revanche ils en manquaient peu en Ecouves. Tous deux étaient boutons de l'équipage et suivaient bien. Leurs femmes venaient fréquemment en voiture. La duchesse toujours majestueuse, sa belle-sœur très sémillante et extrêmement jolie.

M. de Beauregard, M. de Falandre, frère du maître d'équipage ; M. et Mme Méry de Bellegarde, toujours montés sur des chevaux gris ; M. Garin, Mme Garin dans une américaine fort bien attelée ; M. Gicquel des Touches, tel était le lot habituel de nos invités auxquels s'ajoutaient beaucoup d'autres dont je ne saurais citer les noms. Ce brillant cortège nous changeait de nos laisser-courre de la Mayenne où Champagné et moi étions le plus souvent seuls avec de temps en temps un de ses beaux-frères.

A Ecouves, il n'était pas rare de trouver au rendez-vous une cinquantaine de personnes.

*Hallali sur la glace au Château de la Guerche.  
Vautrait de Champagné.*



J'ai dit ailleurs que cette grande forêt était le réservoir à sangliers de toute la région. En début de saison les hommes nous annonçaient au rapport avoir connaissance d'environ quatre-vingts sangliers dont dix à douze grands ! Les premières fois on est un peu ahuri d'un pareil nombre, mais on s'y habitue si bien que, plus tard, quand tout cela est un peu dispersé et qu'il n'est plus question que de huit à dix animaux, on est tout près de croire qu'on va faire buisson creux.

Les futaies couvrant à Ecouves une grande étendue, le train y est plus rapide et les chasses plus courtes que dans les forêts de la Mayenne. J'ai vu prendre en deux heures et même en une heure et demie des ragots qui en Charnie ou à Pail auraient duré le double de temps.

Je me souviens de la dernière chasse que j'y fis et qui fut d'ailleurs pour moi la dernière du vautrait Champagné.

Je venais d'être nommé capitaine et je partais le lendemain rejoindre ma garnison à Belfort. C'était le 18 avril 1914 ; l'assistance était particulièrement nombreuse. Il s'y trouvait entre autres un charmant officier de mon régiment, le commandant Favier, qui devait être tué à Virton quelques mois après. Je lui avais plusieurs fois fait le récit de jolies chasses au sanglier ; il désirait beaucoup en voir une. J'ai eu la satisfaction de lui en offrir le spectacle ainsi que celui d'un bel hallali.

Quand j'arrivai au rendez-vous, La Verduze me remit une dépêche de Champagné appelé à Bruxelles par la nouvelle que son banquier venait de lever le pied ! J'étais prié de prendre la direction de la chasse.

Nous attaquâmes au bois de Goult un ragot de cent-cinquante. Les futaies qu'il traverse l'obligent à marcher grand train et permettent aux cavaliers d'être à la queue des chiens. Mais le cochon se défend bien et ça n'est qu'après trois heures de chasse qu'il vient tenir les abois au mont du Coq, dans un semis de sapins, tellement fourré que nous avons peine à y pénétrer. Nous réussissons à l'en faire déguerpir, le piqueux, de Langle et moi.

Il descend au ruisseau de Pierre Chien où la meute le porte bas sous les yeux de tous les invités. Les honneurs au commandant Favier.

La curée terminée, je remontai à la Croix de Médavy afin de donner les ordres pour le départ de mes chevaux et de prendre congé de tous les hommes de l'équipage.

J'étais loin de me douter que c'était un adieu définitif et que le vautrait Champagné allait disparaître pour toujours.